

FLORA GHEBALI

**Ma génération
va changer
le monde**



**S'ENGAGER
POUR UN FUTUR
DÉSIRABLE**

■ *l'aube*

MA GÉNÉRATION VA CHANGER LE MONDE

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4241-6

Flora Ghebali

**Ma génération
va changer le monde**

S'engager pour un futur désirable

éditions de l'aube

À Nonna

« Un temps qui ne trouve plus son
sens dans l'âme des hommes, le
trouve dans leur action. Comme
il peut. »

ANDRÉ MALRAUX

Avant-propos

J'ai toujours été engagée. C'est peut-être ma place d'enfant du milieu qui m'a rendu l'injustice insupportable, ou mon côté hypersensible qui me donne envie d'aider les autres. Une chose est sûre : c'est de ce trait de personnalité que je tiens ma force. Quand un projet n'est pas engagé, je m'y investis peu ; si, au contraire, j'y vois une fin sociale, écologique, politique ou touchant à n'importe quelle cause en laquelle je crois, alors je fonce. À 8 ans déjà, je descendais taguer au feutre les affiches de l'entre-deux-tours de Jean-Marie Le Pen – je vous rassure : c'est sûrement l'acte le plus violent de ma vie militante. J'ai été déléguée de classe et j'ai même organisé les blocus de mon lycée. J'ai longtemps cru que le seul moyen de changer le monde était de faire de la politique. J'ai tenté à plusieurs reprises d'intégrer des partis sans jamais y trouver ma

place. La première fois que j'ai franchi la porte d'une des sections parisiennes du parti socialiste, j'avais à peine 16 ans. J'attendais avec impatience de pénétrer dans la maison de Jaurès, d'y rencontrer des adhérents aux parcours passionnants, d'y découvrir des idées. Mais on m'a fait comprendre que si je militais pendant dix ans et que je soutenais les bonnes motions et les bonnes personnes, j'aurais éventuellement une possibilité de devenir conseillère d'arrondissement; que si je continuais à suivre cette voie, je pourrais, avec un peu de chance, finir conseillère de Paris. Sacrée déconvenue pour une jeune fille en quête de sens qui imaginait entendre parler d'idéaux et de grands projets. C'est probablement pour cette raison que les partis politiques se sont progressivement vidés de leurs membres pour devenir des coquilles vides. « Faire l'expérience de la politique, ce n'est pas faire l'expérience de l'espoir [...], c'est faire l'expérience de l'impuissance », a bien théorisé le sociologue radical Geoffroy de Lagasnerie¹. Une fois sur les bancs de l'université, que je voyais comme l'Eldorado du militantisme à cause

1. Geoffroy de Lagasnerie, *Sortir de notre impuissance politique*, Paris, Fayard, 2020.

des syndicats et de ce que mes parents me racontaient des années 1980, j'ai vite été déçue. En effet, le système informatique d'orientation m'a envoyée dans l'université la plus individualiste et élitiste de France : Paris II Panthéon-Assas. Traumatisée par son passé sulfureux et violent d'ancien QG du GUD¹, la direction de l'université achève alors vingt ans de politique contre la contestation étudiante. J'ai encore le souvenir du président de la faculté qui justifiait son refus de nous allouer un amphithéâtre pour y organiser des débats politiques par des « vous croyez que ça intéressera quelqu'un ? » et d'autres arguments fumeux qui cachaient un désinvestissement structurel transcendant le corps universitaire et empêchant les jeunes de se révéler.

Durant mon parcours étudiant, j'ai eu l'occasion de constituer plusieurs associations et de participer à de grands moments d'engagement. Au cours des années et au fil des expériences, j'ai mûri, pour finalement comprendre qu'au lieu de « changer le monde », il fallait en fait « transformer

1. GUD : Groupe union défense, organisation étudiante d'extrême droite.

la société ». Cette volonté ne me quitte plus depuis. J'ai fait un saut dans la vie professionnelle lorsque, grâce à l'une des associations que j'avais créées, le conseiller en communication de François Hollande, alors président de la République, me propose de rejoindre son service. Je découvre l'intensité et l'intérêt de l'action présidentielle. Passionnée par la communication politique, tant la distorsion entre une volonté et un message reçu peut être importante, je tente à tout prix – notamment celui de mon sommeil et de ma vie sociale – d'améliorer l'image, de vulgariser la parole politique et de recréer de l'échange avec les Français. Le constat du manque d'agilité et du retard technologique, managérial, humain, de structures publiques au sommet de l'État, jusqu'à l'Élysée, me laissera parfois un souvenir amer de cette expérience. La mondialisation rend obsolète l'État, qui n'a plus la connaissance précise de certains enjeux de société ni la capacité concrète de résoudre ses problèmes. L'État-providence est un mythe qui se dégrade. Les services publics ne sont pas la réponse que j'attendais, car ils sont trop souvent déficients et carrément ringards. Ma croyance, dépassée et naïve, que l'intérêt général serait pris en

charge par l'État tandis que les entreprises assureraient leurs intérêts privés, s'effondre. Cette expérience à l'Élysée fut sûrement la plus riche de ma jeune carrière. Pour autant, la lenteur du fonctionnement des institutions m'a convaincue que j'étais trop jeune et dynamique pour me perdre entre les technocrates et les apparatchiks. C'est à ce moment-là que j'ai trouvé ma voie: à son départ de l'Élysée, j'ai suivi le président au sein de sa fondation, La France s'engage, qui détecte et accompagne le meilleur de l'innovation sociale. Après deux années passées au cœur de la France des problèmes, j'ai rencontré la France des solutions. Un univers stimulant où l'implication de chacun rend le quotidien optimiste et épanouissant. Je découvre l'entrepreneuriat social, des femmes et des hommes qui s'engagent professionnellement pour une cause d'intérêt général. Des héros du quotidien qui inventent et innovent pour faire avancer notre pays.

Les entrepreneurs sociaux ont trouvé comment réparer une faille dans la société et ont décidé de consacrer leur vie à cette cause. Ils transforment la société. Ils aident les professeurs en ZEP

(Zones d'éducation prioritaire), favorisent l'économie circulaire, luttent contre les violences faites aux femmes, trouvent des logements pour les sans-abri: tous comblent une lacune de l'État, ils sont les services publics. La réalité est moins exaltante, leur quotidien est parsemé de nombreux obstacles: courir après les subventions, adopter le système D à chaque épreuve, et tenter beaucoup avec peu là où la bureaucratie perd des millions inutilement. Ils aident, transforment, mais souvent plafonnent. Or, pour transformer à grande échelle, il faut plus, il leur faut plus! De son côté, la grande entreprise aide, redistribue un peu, parfois beaucoup. Ce sont même des programmes très innovants que je découvre parmi certains des grands groupes que j'ai accompagnés dans leurs projets sociaux et solidaires au nom de la Fondation. Mais ces engagements sont encore trop souvent à la marge, considérés seulement comme un supplément d'âme pour l'entreprise. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de créer mon agence d'innovation sociale, qui aide les entrepreneurs sociaux et conseille les entreprises pour rendre leurs participations plus stratégiques, plus impactantes – plus rentables,

MA GÉNÉRATION VA CHANGER LE MONDE

en somme. Je crois avoir trouvé le sens de ma vie professionnelle, j'adore mon métier car il me permet de soutenir la transition de la société. Cette quête de sens m'habite et me guide dans mes choix. Je la partage avec ma génération. Une génération qui veut s'épanouir autrement, qui aspire à plus de nature, à une économie circulaire et à une consommation respectueuse et limitée. Cette génération vote au quotidien avec son porte-monnaie, ou plutôt avec sa carte Revolut, elle est exemplaire en matière de responsabilité et s'apprête à changer le monde.

Introduction

Notre choix civilisationnel repose sur l'idée que le sens n'est pas nécessaire pour mener une existence pleine et heureuse. Nous avons fait erreur. Sébastien Bohler nous le prouve scientifiquement dans son dernier ouvrage consacré au cortex cingulaire, cette zone du cerveau qui nous pousse sans cesse à chercher un sens à notre existence¹. Pourtant, nous aurions tort de penser que les crises sont inhérentes au capitalisme, que c'est un phénomène trop ancré pour changer. En réalité, les dérives dramatiques de notre système datent d'il y a trente ans à peine, au moment où nous avons cru bêtement à « la fin de l'Histoire », un leurre pour satisfaire les générations d'après-guerre. Les jeunes de mon âge ne s'y sont jamais

1. Sébastien Bohler, *Où est le sens?*, Paris, Robert Laffont, 2020.

laissé prendre, car ils ont grandi avec les crises. Le 11 septembre 2001, j'avais 7 ans; pourtant, les images que j'ai vues à la télévision m'ont laissé une trace indélébile. Le 13 novembre 2015, j'en avais 21 et, par chance, je n'étais pas dans ces bars que j'avais l'habitude de fréquenter. La Grande Récession de 2008 a désillusionné nos perspectives de réussite, tandis que ce que nous vivons depuis l'apparition du Covid-19 abîme durablement le lien social, dernier vecteur de sens qu'il nous restait. Enfin, les bouleversements climatiques, à juste titre, nous affligent, nous angoissent et nous mobilisent. Pour couronner le tout, la digitalisation de la société et l'ultra-mondialisation en cours depuis la chute du mur ont créé un cercle infernal: compétition, accélération, incertitude et consommation.

Cependant, nous assistons aujourd'hui à un changement de paradigme. Si Dieu est mort, la planète, elle, est encore vivante, et il nous appartient de la sauver. Et ce sont justement les quêtes – de sens, de bon sens, de priorités et de cohérence – qui nous permettront d'assurer la survie de l'humanité. C'est formidable, il y a une convergence d'intérêts entre le bien-être individuel et le bien-être planétaire. Cette

convergence est la cause d'une révolution idéologique, celle de l'engagement. Elle rassemble des personnes prêtes à rédiger un nouveau contrat social autour de coalitions d'acteurs et de services publics citoyens. La mouvance est partout, et elle est menée par les jeunes ! Si la génération Y est celle de la quête de sens, la génération Z est celle du passage à l'action. Manifestations, boycotts d'industries, transformation des modes de vie : la radicalité est le mot d'ordre. Le risque, c'est la rupture, une fracture si profonde que nous n'arriverions plus à faire société, et cette tendance se confirme à chaque crise. Le monde doit changer, et de manière profonde. La société n'a pourtant pas attendu une convulsion planétaire pour se transformer. Bien au contraire, elle écrit un récit optimiste, basé sur l'action individuelle, bien loin de la politique.

Cette mutation est en cours depuis trente ans. En 1992 déjà, la loi fiscale évolue pour permettre aux entreprises de redistribuer leurs revenus. Les actions internationales et l'humanitaire sont alors à la mode. En 2000, c'est le concept de société civile qui émerge pour désigner ce tiers porteur du changement, nouveau et surprenant, que sont les citoyens

et leurs actions individuelles et collectives. Depuis, les acteurs se multiplient, les actions s'intensifient. Le grand public est prêt pour cette transition tant attendue vers une société plus juste et durable. Du côté de l'entreprise, le bonheur n'est plus au rendez-vous depuis longtemps. Le travail a atteint une dimension infernale : fin de la prise en compte du capital humain, aliénation moderne et méthodes oppressives. Ce témoignage du désenchantement ne cesse de s'accroître. Notre modèle de travail est contestable et contesté. Aujourd'hui, la société elle-même le rejette et les conséquences sociales sont la preuve de la fin d'un cycle.

Cette transformation débouchera-t-elle sur une révolution ? Qui écrira alors ce nouveau contrat social dont nous avons tant besoin ? Les partenaires sociaux ont, en France, le taux d'adhésion le plus bas de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques). Les femmes et les hommes politiques n'ont jamais eu si peu d'impact, ils ne sont plus légitimés par le vote et leur marge de manœuvre est réduite suite aux décennies d'austérité. De l'autre côté, la technologie permet à chacun de devenir solutionneur. Elle rebat les cartes en matière de